

Milfred était le maître d'arme d'Unau. C'est lui qui avait la charge de m'apprendre à ferrailer. C'était un petit homme nerveux, un huron qui prêtait à rire quand on ne le connaissait point. Mais cette envie vous passait vite, soit que vous compreniez ce qu'il était vraiment, soit qu'il vous la faisait avaler de force.

Petit, donc, et contrefait, bossu et chenu, il paraissait deux fois son âge. L'étranger qui avisait ce personnage familier, pensait rencontrer quelque vieux palefrenier oublié de son maître, aussi poussiéreux et grinçant que les meubles dont il s'occupait dans les combles, et méprisait ce triste représentant de la serventaille...

Mais quelle erreur ! Onc n'ai trouvé de meilleur ferréor que lui, même depuis ma débarcance sur Baduk.

Il m'a appris le peu que je sais hui : braquemart, flamberge, coutelas, hache, arbalestre... Tous les entraînements se terminaient sur une partie de ferraille endiablée. Et j'ai toujours perdu ces combats... Onques n'ai pu même obtenir partie égale... Et il n'avait de cesse de me parler d'honneur et de courage.

Il nous quitta lors du siège du castel par le Baron de Mortelune. 12 jours et 12 nuits à narguer le Baronnet, abrités derrière nos ramparts. Il était venu avec moult soldatesque, et nous n'avions qu'une garnison.

A l'époque, je vivais une romance avec la belle Hélène.

Ah ! Hélène...

Onques plus avenante damoiselle n'a vécu sous le soleil ! J'étais damelot, à cette époque, et le poil commençait tout juste à me pousser sur le menton. Hélène m'était un ange de lumière, elle revêtait tous les atours du bonheur. Sa manière de piétonner, sa manière de se tenir, sa manière de parler, de sourire, de pleurer, de rire, la douce balancerie de ses hanches et la blanche rondeur de son pis, tout en elle me rendait fol dingo.

Je me levais aux matines en espérant en notre rencontre prochaine, je m'endormais aux vêpres en regrettant qu'elle ne pût rester dans ma chambre, et rien ne faisais dans la journée sans que son doux visage n'envahissât mes pensements.

Nous faisons les plus fols projets, je parlais de l'emmenner avec moi dans une folle escapette, loin de l'honneur, loin de cette petite pefte de Guenièvre qu'Unau me destinait pour de sordides raisons politiques. Nous rêvions de liberté, de mer, de grands espaces, et nous faisons jointure dans le moindre recoin, dans une grange ou dans une cuisine, le plus petit placard nous suffisait à nous ébattre.

J'ignorais encore qu'Hélène était de ces gens qui ne s'en vont point, j'ignorais qu'Unau lui-même l'avait mise dans mes bras afin que je jette ma gourme, j'ignorais encore combien l'avenir qui m'était réservé était sombre et tourmenté...

Au cours de ces douze jours et douze nuits, Milfred ne m'entraîna point. Le temps était venu d'appliquer les leçons, et non plus de les recevoir.

Une nuitée, il vint me chercher. Pour un missionnement de reconnaissance, me dit-il. Il apensait qu'un tel missionnement était à même de m'aguerrir. Nous sortîmes par cette nuitée sans lune, vêtus tous deux de capes et cagoules de fugiline, tels deux bourreaux sur la route du gibet.

Bien-sûr, Hélène m'accompagnait. Je veux dire que son visage, son corps, nos secousses furieuses, nos rêves, envahissaient mes pensements au point d'occulter tout le reste.

Alors, quand la soldatesque du Baron nous tomba dessus, je me laissai surprendre. Ma flamberge, à peine jaillie de son fourreau, atterrit dans un fourré, une lame d'acier s'enfonça dans mon sternum. Une pâle luminance blanche m'aveugla, puis je chut, doucement, sans ressentir ni grevance ni effrayance, comme engourdi par le coup. Puis je sentis qu'on me soulevait, qu'on me portait... Course éperdue dans la nuitée... Souffle court, jurons, branchettes écrasées sous les pieds...

Je ne sais pas comment Milfred parvint à me ramener aux ramparts, malgré nos poursuivants. Arrivés là, nous fumes rejoints par un fort parti de soldats du Comte, qui me ramenèrent au castel.

Ce n'est qu'après mon éveil, deux jours plus tard, alors que le Baron et ses brutes étaient repartis riches de quelques nouvelles caissettes d'or, rançon payée par le Comte pour faire cesser le siège, ce n'est qu'alors que j'appris que Milfred avait été frappé d'une saïette en plein cuer, en protégeant l'escorte qui me ramenait.

Milfred... Tu n'as pas eu le temps de m'enseigner tout ton savoir... Y serais-tu parvenu, d'ailleurs ? Je n'avais pas, et je n'aurai jamais, ton talent... Mais quand je pense à cette période de ma vie, gaie et heureuse grâce à Damoiselle Hélène, triste et funeste du fait de ta mort, haineuse pour ce petit baron que je me jurai d'occire, c'est toi que je vois. Toi et ta lyre, dont tu jouais si mal mais avec tant d'entrain ; toi et ton braquemart, avec lequel tu as coupé tant de fils ; toi et ton rire à nul autre pareil ; toi et les beuveries qui nous tenaient éveillés des nuitées entières pour nous voir choir comme des masses au lever du soleil ; toi et ton fillot, cet adorable bambin de 4 ans qui urinait dans la mangeoire des chevaux, persuadé qu'on ne le reluquait pas ; toi et la vie ; toi et ma jeunesse perdue...

Milfred... Comme chaque fois que je pense à toi, je te dis adieu une nouvelle fois, mon ami. J'espère que tu n'éprouves aucun hontage à me voir hui, de là-haut, que tu es fier de ton élève. Et j'espère que Dieu voudra bien nous réunir encore, afin que nous partagions nos souvenirs, afin que les beaux jours nous soient rendus...